

Jenny Lecoat

# La clandestine de Jersey

**roman**

*traduit de l'anglais*

*par Marie-Pierre Bay et Nicolas Castelnau-Bay*

**bibliothèque étrangère**  
M E R C U R E   D E   F R A N C E



## LA CLANDESTINE DE JERSEY



Jenny Lecoat

# LA CLANDESTINE DE JERSEY

ROMAN

*Traduit de l'anglais  
par Marie-Pierre Bay et Nicolas Castelnau-Bay*



MERCVRE DE FRANCE

BIBLIOTHÈQUE ÉTRANGÈRE

Collection dirigée  
par Marie-Pierre Bay

*Titre original :*

HEDY'S WAR

© 2020 by Jenny Lecoat

*First published by Polygon, an imprint of Birlinn Ltd., Edinburgh.*

© Mercure de France, 2022, pour la traduction française.

## AVANT-PROPOS

Les événements relatés dans ce livre se sont réellement passés. En 1940, Hedwig Bercu, une jeune fille juive de Vienne, qui avait fui l'Anschluss, se retrouva prise au piège à Jersey dans les îles Anglo-Normandes quand les Allemands les occupèrent.

L'extraordinaire histoire de sa lutte pour survivre, ainsi que le rôle d'un officier allemand et celui d'une habitante de Jersey n'ont réellement été connus que près de soixante ans plus tard. Ils sont à l'origine de ce roman où tout est vrai. Certains noms, toutefois, ont été changés.





## JERSEY, ÉTÉ 1940

La chaleur du soleil commençait à baisser et les mouettes tournoyaient pour leur dernière pêche de la journée quand les sirènes retentirent. Leur son plaintif s'élevait, puis diminuait, se faisant entendre par-delà les toits d'ardoise et les clochers de la ville, jusque dans les nombreux champs de pommes de terre alentour.

Dans la baie de St Aubin, où les vagues venaient mourir sur le sable, il finit par arriver aux oreilles de Hedy qui somnolait, près du mur de la jetée, et elle se réveilla en sursaut.

Se relevant lentement, elle scruta le ciel. On entendait maintenant un autre bruit, comme un faible gémissement, au loin, à l'est. Elle essaya de reprendre son souffle. Peut-être n'était-ce qu'une fausse alerte de plus ? Depuis deux semaines, il y en avait tous les jours : chaque fois, des avions de reconnaissance se contentaient de survoler l'île, puis repartaient vers la mer, leurs caméras bourrées d'images floues des routes principales et du port. Mais cette fois, c'était différent. Il y avait dans le ronronnement des moteurs quelque chose de brutal – et puis des petits points noirs apparurent au loin dans le ciel bleu. Le bruit devint strident. Alors elle comprit. Il ne s'agissait pas d'une mission de reconnaissance, mais du début.

Cela faisait des jours que les habitants de l'île observaient les panaches de fumée noire s'élever et s'épanouir sur les côtes françaises, ressentant dans leur ventre et dans leurs os la vibration des explosions lointaines. Les femmes passaient des heures à compter et recompter les boîtes de conserve dans leur garde-manger, tandis que les hommes se bouscullaient dans les banques pour en retirer les économies de la famille. Les enfants protestaient violemment quand on les coiffait de force d'un masque à gaz. Désormais toute forme d'espoir avait disparu. Personne ne pourrait repousser les agresseurs. Rien ne s'interposerait entre eux et cette île tant convoitée, rien que les flots bleus et le ciel vide. Et maintenant, les avions arrivaient. Hedy les voyait désormais très clairement, encore à une certaine distance, mais elle devina à leur silhouette que c'étaient des stukas, des bombardiers en piqué.

Elle se retourna brusquement, cherchant du regard où se protéger. Le café de plage le plus proche se trouvait à près d'un kilomètre. Elle se baissa pour ramasser son panier et courut escalader trois par trois les marches de l'escalier de pierre menant à la Promenade du front de mer. Arrivée en haut, elle aperçut, à une centaine de mètres, un tout petit abri ouvert sur les quatre côtés sans rien d'autre à l'intérieur que quatre bancs en bois. Mais il faudrait s'en contenter. Elle se mit à courir et en y arrivant s'écorcha le mollet contre le pied d'un des bancs, sur lequel elle se laissa tomber. Au bout d'un instant elle fut rejointe par une jeune femme l'air terrifiée, sans doute à peine plus âgée qu'elle, qui agrippait par le poignet un petit garçon le visage blême. Maintenant, les avions survolaient le port de St Hélier. L'un d'eux se dirigeait en arc de cercle droit sur eux, dans un grondement de moteur assourdissant au point de noyer les hurlements de l'enfant quand sa mère l'obligea à se coucher par terre. Le violent crépitement des mitrailleuses perça les oreilles de Hedy

tandis que des balles ricochaient contre le mur de la Promenade et s'éparpillaient dans toutes les directions. Un instant plus tard, une explosion au loin ébranla le petit abri au point qu'elle crut que le toit allait s'effondrer.

« C'était une bombe ? »

Le visage de la femme était devenu terreux sous son hâle.

« Oui. Près du port, je pense. »

Elle jeta à Hedy un bref regard méfiant. Celle-ci savait pourquoi : à cause de son accent. Même dans un moment pareil, il la distinguait des autres. On voyait qu'elle était étrangère. Mais l'attention de la jeune mère se reporta sur son enfant.

« Oh mon Dieu, qu'avons-nous fait ? murmura-t-elle. Mon mari dit que nous aurions dû accepter d'être évacués quand c'était encore possible. Vous croyez que ç'aurait été mieux de partir ? »

Elle fixait le ciel des yeux et sans lui répondre, Hedy en fit autant. Elle pensait à ses patrons, les Mitchells, embarquant en trébuchant sur cet impossible et très sale cargo, avec leur petite fille qui hurlait et pour tout bagage, un peu de linge de rechange et quelques provisions entassés dans un sac de voyage marron. À cet instant, alors que l'odeur d'essence en train de brûler lui envahissait les narines, elle aurait donné n'importe quoi pour être avec eux. Les jointures de ses doigts devenaient jaunes à force de serrer les lattes du banc. De minces tourbillons de fumée noire s'éparpillaient au-dessus de la baie. À côté d'elle, le petit garçon sanglotait. Elle ravalait sa salive un bon coup et se concentra sur la question qui lui tournait sans arrêt dans la tête : dans combien de temps les Allemands débarqueraient-ils ? Rassembleraient-ils les gens, pour les aligner contre un mur et les fusiller ? Et s'ils venaient la chercher, elle, alors... Cela ne servait à rien de réfléchir davantage. Anton, la seule personne dans l'île dont elle savait qu'il était son ami, ne pourrait rien

faire pour elle. Le petit abri, qu'elle sentait si fragile, fut ébranlé encore.

Hedy resta recroquevillée sur son siège, silencieuse, écoutant les avions qui tournaient et plongeaient en piqué à un kilomètre à peine, dans le fracas des explosions. Puis, enfin, le grondement des moteurs commença à faiblir et à s'éloigner. Un vieil homme aux cheveux blancs en désordre approchait d'un pas mal assuré et il s'arrêta devant le petit abri pour voir qui était là.

« Les avions sont partis, annonça-t-il. Essayez de rentrer chez vous aussi vite que possible. Ça ne sera plus long avant qu'ils débarquent. »

Hedy avait les yeux fixés sur sa veste, couverte de poussière et de taches de sang.

« Ne vous inquiétez pas, la rassura-t-il. Ce n'est pas moi qui suis blessé. Un type âgé qui marchait près du port s'est pris une balle dans la jambe. On a dû l'emmener à l'hôpital.

— Il y a beaucoup de blessés ? demanda-t-elle. Ou de... »

Elle ne finit pas sa question, en jetant un regard à l'enfant.

« Oui, plusieurs. »

La voix de l'homme tremblait un peu et Hedy sentit monter en elle une bouffée d'angoisse. Elle serra son poing contre ses lèvres et avala encore un bon coup tandis qu'il poursuivait : « Ils ont bombardé une file de camions remplis de pommes de terre qui attendaient d'être déchargés au port. Vraiment, pour l'amour de Dieu, à quoi cela rime-t-il ? »

Il secoua la tête et indiqua d'un geste de quel côté il allait. « Dépêchez-vous, maintenant. » Et il partit.

Hedy, encore tremblante, se mit debout, souhaita bonne chance à la jeune femme et s'en fut le long de la Promenade en direction de la ville, se demandant comment, au nom du ciel, elle réussirait à rentrer chez les Mitchells – en supposant que la maison fût encore là. Elle essaya de marcher vite, mais ses

maigres jambes la soutenaient à peine. Elle imagina Hemingway en train de se cacher sous le canapé, dans le salon vide, ses poils gris raides de peur. Elle commençait à regretter d'avoir désobéi aux instructions de Mr Mitchell, lui intimant de le faire piquer. Les yeux pleins de confiance de la pauvre bête l'avaient fait fondre à la porte du cabinet du vétérinaire. Et maintenant, elle n'était pas sûre d'avoir de quoi se nourrir. Alors, un chat...

Quand elle arriva à l'entrée de St Hélier, elle entendit les alarmes des ambulances et les cris d'hommes essayant désespérément de se regrouper pour travailler ensemble. Des colonnes de fumée s'élevaient des immeubles et des bateaux, on voyait des voitures abandonnées, n'importe où. Quelques personnes étaient à la recherche de disparus, d'autres erraient sans but et, sur un banc, un couple âgé pleurait. Hedy se forçait à avancer, à mettre un pied devant l'autre, tâchant délibérément de se raccrocher à la réalité. Autour de l'île, la mer devait grouiller de sous-marins. Bientôt elle verrait partout leurs uniformes vert-de-gris et les entendrait aboyer des ordres. Elle imagina les coups contre la porte, les mains des hommes de la Wehrmacht l'attrapant par les coudes, la maison abandonnée, avec la vaisselle sale encore sur la table. Désormais, tout était possible. Elle se souvenait trop bien de la façon dont les Allemands s'étaient comportés à Vienne.

Particulièrement à l'égard des Juifs.

Elle pressa le pas, projetant son corps en avant, dans son désir d'être rentrée chez elle. Elle avait besoin de retrouver Hemingway et de le serrer contre elle.

\*

« J'ai ça. Mais est-ce que ça ne risque pas de nous attirer des ennuis ? »

Anton, de l'embrasement de la porte de sa chambre, lui montrait

un caleçon qui avait dû être blanc, maintenant grisâtre et un peu déchiré. De là où elle était, assise près de la fenêtre, Hedy voyait qu'il n'avait pas été lavé. Elle sentit s'esquisser un tout petit sourire sur ses lèvres au mot « ennui ». Anton pouvait être si prudent, parfois, mais aussi absurdement optimiste. Son visage à lui, comme le sien dont elle vit soudain le reflet dans le miroir, était blême d'épuisement et d'angoisse. Anton vivait seul et Hedy soupçonna que lui aussi avait passé les quatre dernières nuits à contempler les rues désertes, incapable de dormir, en comptant les heures de couvre-feu avec angoisse.

« Trop tard pour s'en inquiéter, répondit Hedy. Et ils ont dit, un drapeau blanc. Ils n'ont pas précisé comment il serait. Regarde, tout le monde fait comme toi. »

Ils se penchèrent à leur fenêtre du premier étage, en plein soleil. Devant eux s'étendait une rue bien nette, bordée d'appartements au-dessus des boutiques et des bureaux, donnant directement sur la chaussée. Partout étaient accrochés des sortes de « produits maison », un tablier blanc, une couche de bébé, un vieux sous-vêtement. Un défi face à la défaite. Anton eut un hochement de tête approbateur et Hedy, prenant soin de ne le toucher que du bout des doigts, prit le caleçon, l'attacha à un manche à balai qu'elle sortit par la fenêtre, laissant à l'intérieur la partie brosse posée sur une chaise, avec une serviette dessus pour l'empêcher de tomber. Pendant qu'ils s'affairaient tous les deux, un bruit de moteur se fit entendre. « Les voilà », murmura Hedy.

La première voiture apparut, très visible de là où ils étaient, une élégante Bentley décapotable pleine d'officiers supérieurs en grand uniforme. La deuxième, une scintillante Daimler, également occupée par des officiers, était suivie de deux ou trois autres semblables. Derrière venait une douzaine de Ford et de Morris, moins impressionnantes, avec des militaires de rang

inférieur. Deux motos équipées de side-cars fermaient le cortège. Hedy supposa que tous ces véhicules avaient été volés dans les garages d'habitants de l'île, car les envahisseurs n'auraient guère eu le temps d'en faire venir de tels depuis la France. Même de l'étage où elle se trouvait, l'intense satisfaction des Allemands se lisait sur leurs visages. Sans doute qu'après des mois dans les champs froids et boueux d'Europe, les plages au sable d'un blanc crémeux et les allées bordées d'arbres de cette île si pittoresque faisaient pour eux figure de divine surprise – comme cela avait été le cas pour Hedy.

« Regarde-les. » La voix d'Anton vibrait de colère. « On dirait qu'ils ont conquis l'Angleterre entière, et pas quelques îles au large de Saint-Malo.

— Pour eux, c'est le premier pas, murmura-t-elle.

— Ils ne s'attendent pas à ce qu'on les salue, quand même ? »

Hedy scruta les fenêtres des maisons d'en face. À chacune étaient postés des habitants de Jersey, contemplant avec une haine impuissante leurs nouveaux maîtres. Depuis le vendredi soir, il n'y avait plus eu de bombardement autour du port et les dégâts causés sur Weighbridge Place étaient déjà en partie réparés, mais chacun savait qu'aujourd'hui commençait réellement l'occupation. En regardant leurs geôliers arriver, ces gens déversaient intérieurement leur rage contre eux, n'ayant comme seule défense à leur opposer qu'un air maussade.

Hedy fit non de la tête :

« Ils ne nous obligeront pas à les saluer. Ils veulent nous montrer ainsi qu'au monde entier à quel point ils sont civilisés et comment ils ont l'intention de régner sur l'Angleterre. Qu'est-ce qu'ils ont dit déjà ? »

Elle prit sur la petite table d'Anton une brochure dont elle secoua les particules de terre venues du parterre de fleurs où elle avait été jetée :

« Écoute ça : “La liberté de ses paisibles habitants sera solennellement garantie.” Elle ricana : « On verra bien ce que cela durera. »

Anton lui pressa l'épaule, pour la rassurer. Elle sentit la chaleur de sa main, son premier contact physique avec quiconque depuis qu'elle avait dit au revoir à la petite fille des Mitchells, en se mordant l'intérieur des joues pour s'empêcher de pleurer. Anton et elle restèrent sans bouger plusieurs minutes, jusqu'à ce que la file de voitures ait disparu et que les fenêtres commencent toutes à se refermer. Les jours suivants, il y aurait bien plus de soldats, de toute évidence, beaucoup plus, mais les habitants de l'île avaient déjà une première image de l'ennemi, cela suffisait pour la journée. Anton alla s'asseoir près de la cheminée, dans son confortable fauteuil habituel soigneusement installé de façon à dissimuler les déchirures du linoléum. Son appartement était petit, en désordre, mais avec un côté bien plus chaleureux que la grande maison vide des Mitchells, et les odeurs qui montaient de la boulangerie du rez-de-chaussée avaient quelque chose de rassurant. Là, Hedy s'était toujours sentie en sécurité.

« Ça ne sert à rien de penser au pire, dit Anton, lisant dans ses pensées.

— Parle pour toi. »

Elle alla s'effondrer sur le seul autre fauteuil, en repliant une jambe sous elle, selon son habitude. Elle ne cessait de tourner entre ses doigts le ruban de sa robe.

« Je suis si bête ! Pourquoi ne suis-je pas partie en Amérique quand j'aurais pu le faire ?

— Tu sais pourquoi.

— J'aurais fini par trouver l'argent d'une manière ou d'une autre au lieu d'abandonner si facilement ! »

Anton se pencha vers elle.

« Voyons, il reste si peu de Juifs ici, une douzaine, peut-être,



que probablement, pour les Boches, ça ne vaudra pas la peine de les rechercher. »

Il dut voir la lueur de cynisme dans ses yeux car il reprit : « Je ne crois vraiment pas que ce sera aussi dur ici qu'à Vienne. »

Hedy empoigna ses cheveux.

« Non ? Et même si tu as raison, même s'ils ne s'en prennent pas à mon peuple, tu réalises à quel point nous sommes vulnérables désormais, toi et moi ? Nous sommes des étrangers ici, des étrangers qui parlent allemand. Nous serons entre deux feux.

— Les gens d'ici ne se retourneront pas contre nous comme ça. Ils savent très bien pourquoi nous sommes là.

— Anton, il y a à peine six semaines, ils t'ont embarqué de force dans ce camp d'internement, simplement parce que tu venais d'un pays étranger ennemi.

— Juste le temps de tout vérifier et je suis rentré chez moi. C'est ce que je veux dire : les habitants de Jersey sont très raisonnables.

— Oh vous, les catholiques ! »

La voix d'Hedy s'éleva, puis se cassa : « Vous croyez le monde peuplé de saints ! Tu crois qu'ici on va oublier que les Autrichiens ont lancé des fleurs aux Allemands et les ont acclamés quand ils ont franchi la frontière ? »

Anton écarta les mèches épaisses qui lui retombaient sur les yeux et se renfonça dans son siège. Malgré toute l'affection qu'Hedy lui portait, la façon dont il refusait la discussion la décevait chaque fois. C'était en partie parce qu'il ne voulait réellement pas faire de peine à quiconque et en partie parce qu'il n'aimait pas la confrontation. Peut-être était-ce la raison pour laquelle il n'y avait jamais rien eu de romantique dans son affection pour lui, en dépit de tout ce qui les réunissait. Comme elle se serait sentie mieux protégée, pourtant, si les choses avaient tourné autrement entre eux.

Anton s'agita sur son fauteuil et essaya de changer de sujet :

« Il faut que je réussisse à dormir un peu cette nuit, finit-il par dire. La boulangerie va rouvrir demain. Mr Reis s'attend à ce qu'on soit envahis de clients affolés mais je n'en suis pas trop sûr. Je pense que pour la plupart, les gens essaieront de se comporter comme un jour normal. »

Hedy eut un rire amer : « Oh oui, bien sûr. Tu dis que les boutiques vont rouvrir, ordre du commandant. Et la vie va reprendre comme si de rien n'était. C'est ainsi que tout le monde va se comporter, n'est-ce pas ? Nous allons fermer nos volets à cause du couvre-feu et avancer nos montres d'une heure, pour être à l'heure allemande. Et nous nous dirons que ça va bien se passer. »

Elle commençait à respirer par à-coups. Anton se pencha vers elle :

« Hedy, arrête.

— On circulera en ville en prétendant ne pas mourir de peur à l'idée d'être arrêté. Et moi, je vais rester assise à attendre qu'on vienne m'expédier Dieu sait où par le prochain bateau. Mais tu as raison : à part ça, ce sera un jour normal après l'autre. »

Elle cria presque les derniers mots en tombant à genoux, le corps secoué de sanglots : « Je ne peux pas le supporter, Anton. Pas encore une fois. Je t'en prie, ne les laisse pas m'emmener. »

Il la prit doucement dans ses bras, en chuchotant des mots de réconfort, puis lui tendit un mouchoir. Hedy pleura dix longues minutes tandis qu'Anton préparait du thé, puis la faisait asseoir dans son fauteuil à lui pendant qu'elle le buvait. Après il mit un disque de Rachmaninov sur le gramophone et ils écoutèrent sans bouger la déchirante mélodie, jusqu'à ce que le soleil commence à décliner. Hedy contemplait le ciel par-dessus les toits passer du doré au rose. Elle laissait vagabonder ses pensées, autour de ses parents restés à Vienne et dont les lettres, si précieuses, ne

lui parviendraient plus. Autour de Roda, aux cheveux fous et au rire perlé, si courageuse, quand elle avait caché l'enveloppe bourrée de billets dans sa culotte et qu'à elles deux, elles poussaient leur vieille auto, une Steyr, dans des buissons épais, à deux kilomètres de la frontière suisse. Elle se demandait si sa sœur était arrivée jusqu'en Palestine. Puis elle ferma les yeux et somnola un peu. Quand elle se réveilla, Anton lui proposa de nouveau du thé et quelques macarons un peu desséchés rapportés de la boulangerie. Il lui donna une boîte de sardines qui lui restait pour Hemingway. Enfin, quand le ciel devint bleu foncé, ce fut l'heure de partir.

« Je mets ma veste et je te raccompagne, dit-il. Tu ne devrais pas être seule dans la rue. »

Hedy se moucha et se recoiffa avec les doigts. Ce soir représentait un seuil, un moment pour mettre les choses en ordre, tout emballer, tout ranger. Demain, elle achèterait un verrou pour la porte d'entrée, un gros verrou en acier qui cliquerait quand elle le fermerait. C'était ça qu'il lui fallait.

Par la fenêtre, on voyait les étoiles les plus brillantes commencer à surgir de l'obscurité. En les regardant, elle pensa aux opposants, à Vienne, à genoux sur les trottoirs en train d'effacer des slogans protestataires. Les Boches riaient et prétendaient que les seaux renversés et les doigts écrasés l'étaient accidentellement. Les mots tracés à la craie ou avec de la peinture finissaient par disparaître mais le message qu'ils portaient restait gravé dans sa mémoire, ainsi que la promesse de ne jamais oublier le regard de ces hommes-là.

Anton revint, après être allé mettre sa veste. Hedy lui rendit son mouchoir.

« Garde-le », dit-il.

Hedy secoua la tête :

« Non, merci. Je n'en aurai plus besoin. »

Le matin du 16 septembre – une date cerclée à l'encre noire sur le calendrier de Hedy – il faisait un beau temps clair et ensoleillé, même si une forte brise soufflait venant du port. Depuis plusieurs jours, les éléments avaient été imprévisibles : une violente tempête, venue de l'Atlantique, s'était engouffrée dans le golfe de Saint-Malo, accompagnée de fortes pluies et d'un vent si vif qu'aux coins des rues de la ville, il arrachait les chapeaux des femmes et secouait les bannières avec la croix gammée accrochées à l'extérieur du Town Hall. De telles bourrasques étaient rares, étant donné le climat doux de l'île, alors que les feuilles des arbres étaient encore vertes et les soirées si claires. Toutefois, Hedy n'avait entendu personne se plaindre, peut-être parce qu'il n'y avait plus de touristes que ce mauvais temps aurait fait fuir – ou alors parce qu'il reflétait bien, en quelque sorte, la dépression généralisée de la population. La veille, en fin de journée, elle avait marché jusqu'à la Promenade longeant la baie de St Aubin et vu des soldats allemands dérouler des kilomètres de barbelés le long de la plage. Il lui sembla que même les vagues reculaient plus vite qu'avant, comme si elles ne voulaient plus rester en ce lieu désormais souillé.

Elle resserra son cardigan sur sa robe tandis qu'elle se hâtait vers les rues commerçantes en se demandant pourquoi le clic-clac de ses talons résonnait si fort sur les pavés, au point que les passants se retournaient sur elle, comme agacés par le bruit. Une fois dans King Street, elle réalisa peu à peu qu'il n'y avait plus de circulation. À part de rares véhicules allemands, les rues de St Hélier étaient devenues piétonnières et le moindre son semblait ricocher d'un mur à l'autre, comme autrefois. Elle nota mentalement de ne plus porter désormais de chaussures à talons

Jenny Lecoat

## La clandestine de Jersey

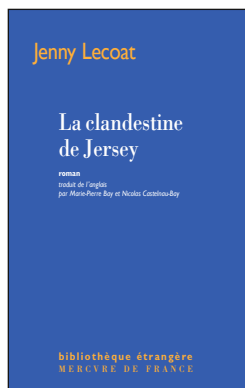
*À l'heure du déjeuner, en voyant la queue devant le mess des officiers, le lieutenant Kurt Neumann décida d'aller fumer une cigarette et d'attendre un peu. Il était sur le point d'en allumer une quand il vit quelque chose et s'immobilisa, la flamme de son briquet agitée par la brise. Une jeune fille pâle et très mince, aux cheveux blond doré relevés en chignon, venait d'apparaître entre deux bâtiments administratifs, l'air un peu perdue. Ce qui le frappa le plus, ce furent ses yeux. Ils étaient immenses, couleur de la mer à Rozel Bay, avec le regard effrayé d'un petit animal et aussi une lueur de défi.*

Pour lui, c'est aussitôt le coup de foudre. Pour elle, ce sera un peu plus long. Mais il s'agit d'un amour impossible, interdit. Kurt est officier de la Wehrmacht et appartient aux troupes qui occupent les îles Anglo-Normandes depuis juin 1940. Hedy Bercu, réfugiée venue d'Autriche en 1938 pour fuir l'Anschluss, est juive.

D'abord discrète, leur liaison va devenir ultra-secrète quand Hedy, pour échapper à la déportation, doit littéralement disparaître. Elle vivra cachée jusqu'à la fin de la guerre chez Dorothea Le Brocq, une habitante de Jersey — qui risquait sa vie en l'hébergeant —, et sans jamais sortir, avec pour seules et rares visites celles de son amoureux, sur qui la police secrète a de plus en plus de soupçons...

Cette histoire est authentique. Et Dorothea Le Brocq a été honorée bien plus tard au titre de Juste parmi les nations.

Jenny Lecoat, née à Jersey, est documentariste pour la télévision anglaise : elle a choisi la forme du roman pour nous raconter les aventures bien réelles de la jeune fille juive et du lieutenant allemand.



La clandestine de Jersey  
Jenny Lecoat

Cette édition électronique du livre  
*La clandestine de Jersey* de Jenny Lecoat  
a été réalisée le 26 janvier 2022 par les Éditions Gallimard.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782715256101 - Numéro d'édition : 376319).  
Code Sodis : U36506 - ISBN : 9782715256149.  
Numéro d'édition : 376323.